

# Paradoxe: protection de l'identité linguistique et usage d'une "lingua franca" en Europe?

---

TATIANA SLAMA-CAZACU

Université de Bucarest (Roumanie)

0. L'Europe a toujours été « multilingue » et « multiculturelle », mais, tout au long des siècles, soit que les gens ne se reconnaissaient pas, pour la plupart, comme tels, soit qu'ils étaient "unifiés" par la force de certains pouvoirs en quelques conglomerats factices, il y avait une sorte d'hypocrite "unité". Sous cette mince pellicule politique, des masses grouillaient parfois, certaines personnalités se rebiffaient, des guerres entre les puissances éclataient, mais le *statu quo* existait toujours.

Depuis plus d'un siècle déjà, la prise de conscience a commencé à se généraliser, à se permanentiser et même à s'accroître. La conscience d'"identité" de langue de plus en plus accrue s'est alliée avec les revendications politiques et économiques et a pris comme adjuvants les droits à une identité culturelle, a exigé des droits sociaux et des limites géographiques.

Dans cet essor du concept d'"identité" de toute sorte, l'Europe de l'après-deuxième-guerre-mondiale se veut pourtant et de plus en plus "unitaire" (peut-être à l'image aussi des États Unis d'Amérique et de leur succès). L'Europe actuelle se veut affranchie des vieux conflits interstataux, économiques, politiques même (gouvernements superstataux: « Conseil de l'Europe », « Union Européenne »), frontières « spiritualisées » (circulation « sans visa » etc.), monnaie unique (« l'euro »), multiples réunions « au sommet » où naturellement on *communique* – car on discute, on négocie, on prend des « repas d'affaire », et, théoriquement, on tend vers une « globalisation » (sans même savoir en quoi elle consiste et sans tenir compte, presque, des conflits qui grondent en souterrain ou éclatent en surface des grands "pouvoirs" unifiés ou qui cherchent à s'unir "outre-océans" ou à travers les espaces inter-continentaux).

1.0. Et voilà que l'énorme écueil, l'obstacle inaperçu qui risque à tout entraver ne sont pas la motivation économique, financière, ou l'ambition politique, ou les réarrangements sociaux de ces énormes masses humaines qui veulent circuler, se transférer, trouver un illusoire meilleur gîte, mais le *sine qua non* de tout cela – et qui échappe souvent à la perception de tous, y compris de ceux qui *discutent* pourtant (à propos des autres vecteurs, mentionnés plus haut): la *communication*. Communication entre les gens les plus humbles – entre ceux du même territoire ou outre-frontières, et entre les "grands", à tous échelons, pour des besoins culturels ou financiers, pour affaires ou pour travailler, pour circuler ou pour discuter en réunions scientifiques, pour voyager en touristes à travers ces "espaces sans frontières", pour naviguer sur l'eau réelle ou sur l'espace dit (en vrais naïfs) « virtuel », pour empêcher que des avions "se cognent" en air, pour

vendre ses produits ailleurs ou les acheter, pour obtenir une bourse ou pour qu'une soprano de Roumanie aille chanter à l'Opéra de Stockholm et je m'arrête ici: tant de nécessités de *communication*. D'où il s'ensuit la question suivante: *en quelle langue?*

1.1. Le préambule historique, politique etc. avait pour but d'arriver à ce thème actuel – de ce Colloque –, mais aussi des préoccupations qui s'expriment de temps en temps par les organismes internationaux (et voilà une «Année consacrée aux Langues»), et arrivés au seuil de la “banalité” aussi par les nombreuses réunions internationales, parmi les quelques unes où j'ai eu l'honneur d'être invitée à participer dans les dernières trente années (surtout sous l'égide de l'UNESCO). Problème posé au niveau scientifique aussi: communiquer – mais *en quelles langues?*

1.2. On se rebiffe contre la suprématie d'une certaine langue: mais comment communiquer *sans “offenser” aucune langue?* Apprendre plus d'une langue pour communiquer – mais *quelle(s) langue(s)?* Faire apprendre aux jeunes générations plusieurs langues – mais *lesquelles et combien?* (car il est rare de pouvoir rêver à former des “polyglottes” à grande échelle). Et la conscience linguistique des langues dites (il faut l'ajouter) «*minoritaires*» s'éveille et s'accroît, des *dialectes* en voie de disparition sont de plus en plus soutenus par leur “*leaders*”; et que faire des *patois* – et des centaines de patois, dialectes, langues, *dans le même territoire* d'un même pays, comme non seulement le Mexique, par exemple, Outre-océan, mais aussi, en Europe, l'Italie ou la Suisse etc.? D'ici, enfin, les *problèmes psycho-pédagogiques*, et de *linguistique appliquée*, de *sociologie*; mais aussi – il faut le souligner, dans ce monde contemporain sujet aux crises financières – les difficultés à trouver des *fonds*, pour la mise en oeuvre de n'importe quel projet. Avant de se poser le problème des *méthodes* d'enseignement / apprentissage des langues, il faut résoudre celui des moyens *financiers*, et en premier lieu le problème qui n'est plus de linguistique (ni de linguistique appliquée – «*language planning*» ou «*language policy*»), ni de “pure” motivation psychologique de l'enfant ou des parents, mais de décision politique, économique (futurs relations d'affaires), et financière (moyens pour cet apprentissage), etc.

2.0. *La communication est nécessaire* – mais *comment résoudre tant d'autres problèmes*, en cette Europe actuelle «multiculturelle», avant de se poser la question didactique des moyens pour *la réaliser?* Des solutions ont été – et continuent à être – proposées: contradictoires, paradoxales, illogiques parfois.

2.1. Le Scylla et le Charybde semblent inévitables: soit *une seule langue pour la communication internationale* (mais *laquelle*, si on impose l'usage obligatoire d'une certaine langue?); soit *plusieurs langues* – pour ce même dessein, de communication internationale (mais, de nouveau, des questions surgissent, sinon insolubles, tout au moins difficiles à résoudre de manière équitable: *combien* de langues, et *lesquelles?*). Et pour les deux catégories de solutions, le même écueil sousjacent: *comment protéger toutes les autres langues* et surtout celles qui se trouvent en position de minorité (qui appartiennent à des groupes moins nombreux ou d'identité qui risque de se perdre)? Et pour le dire plus franchement, comment résister aux pressions des “grandes” langues, celles qui ont appartenu aux grands Pouvoirs du monde ou qui le sont encore – ou prétendent l'être ou le devenir (et pourtant, par la force de la géométrie, il n'y a de place, au sommet de la pyramide, que pour une seule entité).

2.2. Je discuterai la première solution plus loin. Quant à la deuxième, évoquons certaines parmi les plus reconnues comme valides *de facto*, ou encore certaines moins connues ou plus récentes ou insolites.

Apprendre ou faire enseigner deux langues y compris la langue maternelle (ou, pour les bilingues, il faudrait en tout cas envisager trois langues, sans compter plusieurs encore, s'il s'agit des patois, comme en Friuli actuel). On propose pourtant, de plus en plus, *deux* autres langues étrangères, donc *trois* avec la langue maternelle (et cela dans le cas le plus "simple", de nonbilinguisme). Quant au problème des "Méthodes" (ou «moyens didactiques»), je ne le pose pas *in abstracto*, sans tenir compte *des langues* à apprendre / enseigner: car cela crée la motivation – pour moi, le plus important facteur de l'enseignement / apprentissage de langue – et cela détermine aussi la sélection des matériaux contrastifs, et culturels aussi, l'adaptation à l'âge, les climats communicationnels etc.

L'un des anciens Présidents de l'AILA, Jos Nivette, nous proposait *l'espéranto*, ou le *néerlandais* (il nous donnait, dans des réunions internationales, des arguments pour ce choix – *apud* Slama-Cazacu 1992, 59). J. P. Van Deth (Président de l'Expolangue et de "CIREEL", France) affirmait la nécessité de choisir une langue «européenne commune», mais il ajoutait qu'il était «absurde» de «proposer l'égalité de droits et de statut pour toutes les langues» (*Venezia '90*). Tandis que Reinhold Freudenstein (au même Colloque, *Venezia '90*, cf. Freudenstein 1991) soutenait avec conviction qu'après 1992 auront un statut égal des langues comme l'italien, le néerlandais, le danois, à côté de l'anglais ou le français (et en effet l'Union Européenne a admis en 1995 les 11 langues comme langues officielles) (cf. Nelde 2001, 178). Mais R. Freudenstein mentionnait, dans le texte publié de son intervention (1991, 2), plusieurs «Modèles» pour le choix (choix en fonction du rapprochement spatial – donc un Bavarois apprendra à l'école l'italien et non l'anglais; choix de plusieurs langues pour «réception», mais seulement sa propre langue pour «parler»; choix de n'importe quelle langue de l'Europe, etc.) – pour conclure que, si on négligera la «chance historique» pour une politique de radicale réorientation, on aura toujours recours à l'anglais. Enfin, Van Deth concluait que «les européens de demain» ne pouvant être, au niveau statistique, compétents en plus de deux langues, ils auront recours, pour communiquer, à l'attribution volontaire de statut de langue supranationale à une certaine langue, ainsi qu'au «développement de la traduction» (voir plus loin, mes propres commentaires). Je mentionnerai l'une des opinions les plus récentes des facteurs de décision en Europe, exprimée par Domenico Lenarduzzi (Conseiller Spécial de la Commission Européenne) (*Coll. Udine 2001*): *pour faciliter l'apprentissage*, il serait recommandé de faire apprendre la langue appartenant à la même catégorie dans la typologie "romane" vs anglo-saxonne («germanique») vs slaves. Double erreur: il y a encore une autre catégorie de langues en Europe, les «fino-ougriques», et il n'est guère facile de se comprendre entre Hongrois et Finlandais (donc l'argument de "facilité" d'apprentissage est annulé en même temps) – et que dire de la langue grecque, etc.? Sans parler de la troisième erreur, celle de la division presque sectaire ou voire "raciste" qui pourrait engendrer une division de l'Europe à peine "unifiée", et un argument d'improbable utilité pragmatique aussi, car les relations d'affaires par exemple ne se nouent pas uniquement entre les pays dont les langues appartiennent à la même catégorie typologique. On pourrait mentionner aussi les plus récentes décisions des réunions scientifiques, où on adopte les langues "traditionnelles" – anglais et français – et en plus la langue du pays et même, en plus, de la région de ce pays organisateur: le Congrès de ISAPL (International Society of Applied Psycholinguistics), de 1984, à Barcelone, ou une Conférence Internationale organisée aussi à Barcelone (*Barcelona '91*): anglais, français, et catalan aussi. N'omettons pas les plus grands congrès actuels, en Psychologie, par exemple, où tout se déroule

uniquement en anglais (rarement il y a traduction simultanée ou alors uniquement pour les séances plénières, pour des motifs financiers); et, à l'autre pôle, la permissivité absolue: «n'importe quelle langue» (le 17ème Congrès FIPLV 1991 – qui mentionnait aussi, en tant que «principales»: anglais, français, finlandais, allemand, hongrois, italien, russe, serbo-croate et espagnol).

2.3. Une conclusion à ce problème n'est presque pas possible et ce sera peut-être l'avenir qui devra décider sur *le choix* par des facteurs officiels, qui veulent éviter aussi bien le Scylla et le Charybde – dans une réalité où ces deux rochers se multiplient en fait –, ou qui veulent ménager des susceptibilités d'une part et d'autre, flotter entre démagogie et autocratie, sans presque se rendre compte que ce sera la réalité qui décidera – y compris les besoins d'économie en temps de récession. Car, n'oublions pas qu'en Europe il existe aujourd'hui plus de 100 langues (Nelde 2000, 178), qu'après l'extension de l'Union Européenne il y aurait plus de 56 et, plus tard, 70 langues qui prétendent à être «officielles» (comme les 11 actuelles – *ibid.*, 179), mais aussi que la langue *allemande* (anciennement une langue internationale des sciences et de culture, mais déchu de son rang en faveur de l'anglais ou encore du français) est parlée par le plus grand nombre de personnes (après la russe) (cf. Nelde 2000, 182). Et, aussi, que les plus importants *leaders* actuels sont monolingues (et c'est Peter Nelde [178] qui les énumère: par exemple Tony Blair, William Clinton, Lionel Jospin ou Helmut Kohl). Comment ne pas compter aussi avec les *traducteurs-interprètes* professionnels, qui gagnent leur pain (et c'est peu dire) dans les activités des organismes européens d'influence et qui plaident – et conduisent plus qu'on ne le croit – non pour ou vers un apprentissage des *diverses langues*, car tout "peut se résoudre" *par eux-mêmes* (4000 traducteurs travaillent à Bruxelles, pour les 11 langues – cf. *ibid.*; et moi-même j'ai eu l'occasion, lors d'un Colloque à Luxembourg, de connaître la pression de tels professionnels, qui tendaient – dans les «*breaks*» – à guider les opinions des participants à une réunion sur les moyens électroniques de communication: subrepticement, ces professionnels arguaient – parfois avec raison – contre les limites des «traductions automatiques»). Pourtant, ces *traductions orales coûtent énormément* – et je le répète, en mentionnant aussi les *diverses situations* contemporaines qui les exigent: par exemple, un expert (de «l'Ecole de Traduction et d'Interprétation de l'Université de Genève», Gérard Ilg, 2000, 84) en fait une énumération, d'ailleurs pas exhaustive: comptant seulement pour la traduction *orale*, simultanée ou consécutive, elle est nécessaire en: *situations judiciaires* - «*court interpretation*» -, *escorte des malades, d'élèves, de handicapés de langage* -, *Conférences scientifiques, politiques* - «*summits*» etc. – sans parler des réunions évoquées plus haut, de l'Union Européenne, Conseil de l'Europe, et UNESCO, l'ONU, etc.

3.0. La diversité d'opinions *sur le choix* des langues à enseigner / apprendre est donc énorme – sinon en nombre, en tout cas en contenu des solutions et en impacts multiples. Mais presque parallèlement à ces facteurs – qui veulent discuter officiellement, résoudre et diriger le problème de la communication en Europe actuelle par les choix de(s) langue(s) –, il coule subtilement un courant qui influe de la plus grande et insidieuse manière l'usage de telle ou telle langue: les *medias* (presse et surtout la Radio, la Télévision, cinémas et video, et plus encore, maintenant, la communication électronique par computer). Les messages circulent plus vite que jamais, à plus grande distance que jamais en millièmes de secondes, surtout si on se rapporte à l'*Internet* et à l'*e-mail*. Et par cela même la *langue anglaise est de plus en plus diffusée*, et sans plus attendre une décision "officielle" elle devient une *lingua franca* partout, en Europe inclusivement.

3.1. J'ai étudié, dans les dernières douze années surtout, cette influence des *media*, qui est déterminante, à côté de l'impact de certaines personnalités – politiques, économiques, surtout –, à côté des techniciens des moyens électroniques, qui introduisent (dans la communication non seulement internationale et dans leurs contextes professionnels, mais en s'adressant aux "masses") les termes anglais et même des tournures de phrases, des formules d'adresse (*Hello!*), etc. (cf. Slama-Cazacu 2000, pour le moment en roumain uniquement). Cette vraie "avalanche" ou "invasion", cette dynamique de la genèse et de la diffusion de ce phénomène a pu être observée *in vivo* dans les pays dits «de l'Est» (de l'Europe), et je l'ai étudiée directement en Roumanie. La dictature exerçait – par la censure déclarée ou non – une barrière contre ce qui provenait de l'«Occident» capitaliste, comme politique mais aussi comme idées, comportements et jusqu'à la terminologie (surtout anglaise, qui s'était déjà infiltrée dans les pays «capitalistes»). Après la dictature, dans un pays comme la Roumanie, la «liberté» a été conçue aussi comme une libre voie aux *expressions verbales*, aux termes anglais surtout, et à un modèle linguistique qui est devenu de plus en plus une mode: apprendre l'anglais, mais aussi imiter certains comportements – y compris la pornographie (et les termes obscènes appris avant même de connaître la langue), et la drogue (*dealer* etc.), et les chansons des «*rockers*» etc. Les termes *manager*, *sponsor*, *talk-show*, *briefing* (*gouvernemental*), *team*, *leasing*, *second-hand*, *Hi*, *Hello* (même en messages d'*e-mail*) ont remplacé les anciens termes roumains (aussi parce qu'ils étaient considérés "compromis" – *director* d'une fabrique par exemple –, ou évoquant le soutien et l'"imixtion" de l'Etat). Il faut ajouter que ces termes sont eux aussi devenus des expressions de "langue de bois", qui voilent, masquent les réalités parce qu'ils sont incompris par les masses et, en fait, aident à manipuler. Beaucoup parmi ces termes prennent des marques morphologiques roumaines, et tout en restant incompris par les masses, ils sont employés et dénaturent la langue roumaine: *implementare*, *derulare* (on dit par exemple «*să ne derulăm la culesul tomatelor*» "déroulons-nous à la cueillette des tomates") ou: *antamarea discuțiilor*, *hardul*, *softul*, *e-mail* (peu de personnes savent exactement en quoi consiste cette expression en anglais: «*electronic mail*»). Le problème est, en fait, que beaucoup parmi les gens qui mettent en circulation, emploient, prononcent à leur manière de tels termes, ou falsifient leur sens, *ne connaissent pas la langue anglaise* ou la connaissent superficiellement. Ce sont, en général, des journalistes, des personnes travaillant à la Radio ou Télévision, ou des parlementaires ou des politiciens élus dans des fonctions publiques etc. et certains imitent de telles expressions pour épater, d'autres pour manipuler (les masses, qui ne connaissent pas le sens de ces termes).

3.2. Le «*language for special purposes*» – le code spécial de telle ou telle profession – exige parfois l'emploi de tels termes, et cela peut être permis ou même nécessaire dans le contexte des spécialistes. Mais je parle ici de cet emploi généralisé de discours adressé aux masses, et repris par les masses, qui entrave la communication et en définitive a une influence néfaste sur l'ensemble de la langue où certains expressions s'infiltrèrent. Il est évident que par cela *l'usage de la langue anglaise s'impose* et la fait devenir une *lingua franca* – et d'ailleurs, souvent, ce n'est pas même la vraie langue anglaise: ce qui est utilisé c'est une espèce de «Basic English», un moyen de communication appauvri et même faussé. Il est vrai aussi qu'il y a, en même temps, des termes pris à d'autres langues (comme le français, ou parfois – en Roumanie – l'italien, ou comme, il y a plus longtemps, le russe), mais le phénomène général actuellement est celui de la pénétration dominante de la langue anglaise. Il est vrai aussi, que ce ne sont pas seulement des *termes* anglais

qui marquent cette pénétration, mais aussi – étant donnée la motivation profonde – que c'est la langue anglaise qui est de plus en plus enseignée/ apprise. Et, enfin, il est à noter que ce phénomène s'est manifesté depuis plus longtemps (mais pas avec cette force) dans les autres pays ou langues de l'Europe dite «occidentale»: on connaît très bien le nom donné par Etienneble, «*Franglais*», et récemment j'ai pu noter, en Italie, des annonces dans les journaux, avec une grande proportion de termes anglais: «*Sales Executive software e servizi per le telecommunicationi [...]*» ou: «*Da oggi per fare trading on-line basta un dito[...]*» (dans le «*Corriere della sera*», avril 2000, reproduit dans Slama-Cazacu 2000, 151) ou, plus récemment, par exemple: «*Il referendum day*» [le référendum pour la Constitution italienne] («*L'unità*», 30 sept. 2001, 78, no.184); ou, encore, presque tous les termes exigés par l'emploi des ordinateurs sont anglais et circulent comme tels parmi les profanes en électronique ou en informatique. Toutes les annonces des «*servers*» aussi (tout au moins la majorité, ceux que je connais) et d'ailleurs les soi-disantes «*métaphores*», comme *naviguer* ou *virtuel*, sont ou bien des traductions *ad litteram* de l'anglais, d'où les proviennent, ou bien ces expressions sont prises *tale quale*: *site* etc. Il arrive aussi une *manipulation* via ces expressions, qui n'ont pas toujours un sens précis pour les «*bénéficiaires*» des services des «*programmes*» (dans la plupart des «*programmes*» tous les termes sont anglais – *offline, online, Outlook Express, Help, new mail* etc.). Dès «*programmes*» qui varient souvent, d'une «*génération*» à l'autre, faisant croire qu'il y a vraiment des «*nouveautés*». Encore plus: la manipulation est évidente pour qui analyse ces messages en tant que *publicité*, donnée en anglais par les «*servers*», ou les diverses «*addresses*» ou «*sites*» du «*mystérieux*» «*Internet*».

3.3. Il faut se rendre donc à l'évidence: la *langue anglaise* est devenue (par les *media* en premier lieu) une *lingua franca* en Europe – tout comme elle est devenue sur la planète en voie de «*globalisation*». On va jusqu'à la déclarer officieusement, une «*globally accepted language*» ou «*global language*» (cela est attesté par des linguistes d'Asie par exemple: Choe 2000, 63, 67, 71). Mais j'ajouterais aussi, en certains pays, le possible désir de dominance de la langue française.

4.0. Comment se débrouiller donc en ce chaos linguistique multilingue de l'Europe, comment répondre aux *desiderata* des pays de l'UE et de ceux qui y tendent – et qui veulent avoir droit à leur identité et à préserver le *statu quo* de leur langue? Faut-il imposer une décision officielle, générale, concernant les moyens de communication internationale?

4.1. Je pense qu'en voulant donner cours à la «*liberté*», on risque d'arriver à une «*dictature de politique linguistique*». On se rend compte que *le choix* d'une ou de plusieurs langues – et laquelle ou lesquelles? – est surtout décidé par la réalité pratique et par l'influence surtout des *media*, par ces facteurs qui (manipulation ou non, c'est la réalité qui nous affronte) propagent une langue, en l'occurrence *la langue anglaise*. Philosophie pragmatiste mais en fait réalisme, lucidité de la raison face aux sentiments ou aux intérêts parfois faussement «*patriotiques*»: les linguistes, les sociologues, ou autres chercheurs qui font des investigations dans le domaine dont nous parlons, découvrent cette dominance. En science comme en politique, un principe directeur devrait être celui de découvrir – et de s'y plier – la hiérarchie des intérêts, l'ordre dans lequel se suivent les degrés du «*bien*» et du «*mal*». Selon ce principe, que faudrait-il faire, par la suite?

4.2. Ce problème-marotte, qui agite depuis des décennies la linguistique appliquée, la didactique des langues étrangères, donc celui de «*la meilleure méthode*» d'enseignement / apprentissage devrait se poser de manière pragmatique elle aussi et renoncer aux ambitions critiques. Mon opinion personnelle est que ne sont pas les «*méthodes*» qui comptent le plus dans cet

enseignement. Je pourrais évoquer l'argument de certaines expérimentations faites depuis longtemps déjà, pour démontrer qu'aucune méthode ne s'est avérée être "la meilleure" (cf. Scherer, Wertheimer 1968). A ce temps-là, il s'agissait des méthodes: traditionnelle, audio-linguale et audio-visuelle. Mais j'ajoute depuis quelques ans que même les méthodes appelées, avec ce terme relatif, «modernes» - «communicationnelles» - peuvent devenir ridicules, inutiles, en tout cas ne pas apporter les résultats escomptés. De même, l'apport du *computer* dans cet apprentissage peut ressembler à l'ancienne «instruction programmée», des années '60, enrichie, naturellement, par les *gadgets* électroniques. Sans passer en revue d'autres méthodes, je voudrais souligner que, en accord avec ce réalisme dont je faisais état plus haut, ce qui compte ce sont la *compétence* et surtout la *motivation de l'enseignant*, et en premier lieu, dans ce monde actuel, la *motivation de l'élève*, d'où il peut s'ensuivre l'effort dédié à cet apprentissage.

C'est donc la *motivation* de l'élève (des parents) qui pourra décider aussi sur l'apprentissage de la langue anglaise, sur son *choix* parmi d'autres langues étrangères. Pour les autres langues de même, c'est le choix soutenu par le pragmatisme qui peut fonctionner: par exemple, en Italie, dans la région proche de la Slovénie – le Friuli –, on apprend la langue slovène, par intérêt pour les affaires faites avec ce petit pays voisin. Naturellement, ce choix n'est pas toujours fait (pour les bas âges) par l'élève lui-même, mais par les parents, et il se peut que l'"intérêt" ne puisse pas suivre la rapide dynamique de la réalité économique ou politique actuelles. Mais c'est toujours le principe invoqué, de la hiérarchie des valeurs qui compte et la prévision est assez difficile, compte tenu aussi de l'alléatoire.

4.3. Ce qu'il faudrait, dans ces réalités actuelles – parmi lesquelles on découvre le rôle immense des moyens de communication dans le sens de *média*, qui ont eu une part importante dans la dominance de la langue anglaise –, ce serait de faire *connaître le mieux possible cette langue*. Il faut faire apprendre une *langue anglaise correcte* et non pas une espèce de Basic English ou des bribes inconsistantes et erronées elles-mêmes. Il faudrait faire maîtriser le vrai système syntactique anglais, enrichir le vocabulaire de l'élève, faire connaître les significations de base et celles "spéciales" du lexique anglais.

Il est essentiel aussi de faire connaître le fonds *culturel* (anglais – «*British*» ou «*American*», cela a une grande importance) de cette langue. Sans cela, non seulement, d'une part, la communication peut être entravée ou porter à des malentendus (les connotations culturelles des mots sont fondamentales, et aussi les gestes spécifiques, la mimique – cf. K.Kang 1998 *apud* Choe 2000, 67: les Américains sont choqués parfois par le fait que les immigrants asiatiques parlent non seulement sans sourire, mais ils semblent toujours «furieux» - «angry»; et je donnais autre part l'exemple du geste fait en joignant les pouce et index pour indiquer le "O.K." et qui ne serait pas fait par un brésilien – car il a un sens obscène –, ou qui a le sens contraire, de non-réussite, «un zéro à un examen» — pour un Français).

D'autre part, cette acquisition *correcte de la langue anglaise* peut avoir une conséquence utile aussi pour les autres langues, où pénètre la langue anglaise par des termes sans que l'on connaisse leur soustrat culturel, négatif, ou obscène, etc.

4.4. La communication internationale, dans les cas où les partenaires ne connaîtraient pas l'anglais, exigera, naturellement, un grand recours à des *traducteurs*, d'où la nécessité d'une meilleure formation de ceux-ci, mais aussi des budgets officiels (moindres pourtant, que lorsqu'il faut traduire, dans les grandes réunions – de l'UE par exemple –, et payer un nombre énorme

d'interprètes pour chacune des «onze langues» ou de plusieurs avec l'élargissement de l'UE ou même, dans d'autres projets, pour «quatre langues-pivot»). On pourrait penser – sans que cela soit un rêve de *science fiction*, ni de futur trop éloigné – à des traductions faites non seulement par les programmes d'ordinateurs (traduction automatique par écrit), mais aussi à celle de vive voix, *orale*, par synthèse vocale et reconnaissance électronique de la parole (j'en ai déjà vu, au Japon, en 1992 – et le développement depuis a dû être énorme –, les programmes de Sharp qui traduisent, en "écrit", «dix mille mots par heure», et, dans les Laboratoires de «National Panasonic Matsushita», les réalisations de la traduction *orale* électronique, pour japonais-anglais).

5.0. Mais il se pose aussi, et nous ne devrions pas l'omettre ou nous "résigner" à cette dominance (*actuelle, en ce moment*) de la langue anglaise, le problème de la «protection» ou affirmation identitaire des «autres langues».

5.1. Il faut respecter le désir «identitaire» et de préservation, que ce soit le cas d'une *autre langue* qui désire être "au sommet" (comme le Français), ou le cas des autres «onze» — ou 45 ou plus encore, ou de la tendance de toutes les langues "minoritaires" de l'Europe, ou des dialectes et même des patois (j'ai récemment connu le cas directement, au Friuli). Comment? De nouveau, je ne pourrais pas soutenir ces utopies de faire apprendre toutes ces langues, ou de les faire employer dans la communication "officielle". J'ai vu / entendu, par la Télévision, certaines de ces séances-Babylone, où chacun parle sa propre langue et celle-ci est traduite par des dizaines (ou plus?) de traducteurs, oralement (quelle aubaine pour ceux-ci!). Le succès de toutes ces démarches vers l'unification européenne sera assuré – et mérité – uniquement par le respect de tous ces peuples, nations, pays, régions. Le "spécifique national" – qui implique traditions, culture, coutumes, racines dans un sol auquel on appartient, et, par dessus tout, *langue* – est une particularité à laquelle on ne peut pas échapper sans perte d'identité *humaine générale*, et constitue aussi un droit dans ce monde qui est en voie de se transformer. On le répète: *les langues «minoritaires»* (quel concept, aussi, imprécis) *ne doivent pas disparaître*. D'ailleurs, même si on le voulait, il en serait impossible, sans le désir d'un suicide des parleurs d'une certaine langue – et j'en aurais plus d'exemples qu'il n'en faudrait pour convaincre les plus sceptiques.

5.2. Mais comment les préserver? Imposer l'apprentissage de telle ou telle "autre" langue étrangère parmi les «minoritaires» ou moins «minoritaires» comme deuxième langue étrangère? Un apprentissage utile, nécessaire du point de vue pratique, mais, de nouveau, sans que cela implique un choix obligatoire. Le *libre choix* est, par exemple, démontré par les nécessités pratiques de voisinage – et j'ai donné l'exemple du *slovène* appris par des Friulans –, ou d'affaires (des Italiens apprennent le roumain pour des affaires développées surtout à l'Ouest de la Roumanie), ou par traditions culturelles ou historiques (et c'est le cas des Roumains qui apprennent la langue française) etc. Pourtant, ce n'est pas cela, ni cette satisfaction d'orgueil national qui peut préserver une langue.

5.3. Ce qui me semble utile, mais surtout *nécessaire* en ce moment (et qui a trait aussi à la préconisée «globalisation»), c'est de vraiment *sauvegarder le spécifique* de toute langue, de *respecter son identité* par elle-même (et non pas par désir de s'imposer dans l'arène internationale). Cette avalanche – que j'ai nommée sans réticences «invasion» – des termes anglais et en général des calcs de l'anglais jusque dans la syntaxe, la morphologie, la phonétique, ou dans les stratégies communicationnelles devrait être maîtrisée par les linguistes et devenir, en même temps, objet de réflexion de la part des facteurs d'éducation de chaque pays ou – pourquoi non? – de chaque



gouvernement. C'est cela la vraie «protection» et le rôle des linguistes (et psycholinguistes, pédagogues, etc.) consiste tout d'abord à signaler ce fait, ensuite de trouver les meilleures voies de faire arriver à une prise de conscience des parleurs d'une langue et en premier lieu des *media* et de leurs représentants.

En même temps, ce serait une grande (sinon grandiose) entreprise à réaliser par les linguistes – avec l'aide financières des organismes internationaux –, de traduire (en *bonnes* traductions!) les termes anglais ou français etc., en chaque langue, de proposer ces traductions (pas très faciles) et à insister pour les faire utiliser, et de signaler en même temps les imitations insensées de telle tournure de phrase anglaise ou autre – qui risquent, toutes, à dénaturer la langue en question –, de souligner l'origine de maintes formules d'adresse (impolies dans la tradition d'une certaine communauté linguistique – ce «*Hello, dear Professor*», qui m'a choquée dans un message électronique reçu d'une jeune bulgare), de faire convaincre de la connotation obscène de certaines expressions (un sens qui échappe parfois aux parleurs étrangers – mais qui a fait presque interdire ces quelques termes aux Etats Unis). Enfin, l'une des "pressions" possibles et parmi les plus ignorées en ce moment, mais des plus utiles, serait celle des linguistes et des autres experts qui travaillent dans le champ des *vraies* sciences de la communication et de la sauvegarde des langues, serait celle de convaincre les *media* à collaborer à ces démarches. Que ce soit difficile, j'en suis d'accord, mais pas que ce soit impossible.

6.0. Voilà ma réponse à certaines des questions posées par ce Colloque, et mon propre message, peut-être inattendu, en tout cas pas conforme aux discussions officielles et aux promoteurs d'idées et d'ambitions incongrues avec la réalité.

## RÉFÉRENCES

- Choe, Y. P. 2000. *Culture and communication*, in *Tokyo 2000*, 63-73.
- Conferencia Internacional de Barcelona sobre el Plurilinguismo a Europa* (titre aussi en français, anglais, espagnol), Barcelona, 3-6 avril 1991, Generalitat de Catalunya, Assemblea de les Regions d'Europa (etc.) (Circulaire, en plusieurs versions, *Programme*, «*Manifeste de Barcelone*») [cité comme: *Barcelona 91*].
- Convegno Internazionale "Educazione plurilingue – dalla ricerca di base alla pratica didattica – Plurilingual Education: from basic research to practice"* (Udine-Sauris, 20-23 sept. 2001), (Org. Università di Udine – S.Schiavi-Fachin) [cité comme: *Coll. Udine*].
- Denison, N., Tragut 1990. *Language death and language maintenance*, in *Sociolinguistics*, ed. by U. Ammen, K. Matheier, P. Nelde, Tübingen, Niemeyer, vol. 4, 150-158.
- "*FIPLV World News*", 1989, July, n° 49, 13.
- Freudenstein, R. 1990, in "FIPLV" («Fédération Internationale des Professeurs de Langues Vivantes») "*World News*", 1991, 3.
- Ilg, G. 2000. *Translating and interpreting*, in *Tokyo 2000*, 84-97.
- Ingram, D. 1989. *Reasons for language learning*, in "*FIPLV World News*", 1989, n°51, 2-3.
- International Meeting – Plurilingual and Multilingual Education – Linguistic and Sociocultural Mobility and Education in Europe. Sociological and Educational Perspectives*, Venezia, sept. 1990 (*Communications* en photocopie et *Programme*) [cité comme: *Venezia 90*] (UNESCO, Université de Venise, Fondation Cini).
- Labric, N. 1989. *Les comportements multilingues des italophones de Montréal: communication inter ou intraculturelle?*, "*Bulletin de l'ACLA / Bulletin of ACLA*", 11, n°2 (automne 1989), 77-84.

- Lavenir, H., *Le Français, langue de l'Europe* (extrait de: "Le Flambeau", 1968, n° 4-5, 239-248). *Multilingualism Matters*, Clevedon (Avon), Multilingual Matters Ltd., diff. années.
- Nelde, P. H. 2000. *Perspectives for a European language policy*, in *Tokyo 2000*, 177-189.
- Nemser, W. ; Slama-Cazacu, T. 1970. *A contribution to contrastive linguistics – A psycholinguistic approach: contact analysis*, "Revue roumaine de linguistique", 15, n°2, 101-128.
- Scherer, G.; Wertheimer, M. 1968. *A psycholinguistic experiment in foreign language teaching*, New York (etc.), McGrawHill.
- Slama-Cazacu, T. (1968) 1973. *Introduction to psycholinguistics*, The Hague, Mouton (Chapter on Language Teaching).
- 1982. *Psycholinguistique appliquée: L'enseignement des langues*, Paris-Bruxelles, Nathan-Labor.
- 1984. *La linguistique appliquée: Une introduction*, Brescia, «La Scuola».
- 1990a. *Conditions psycholinguistiques du plurilinguisme* (Table Ronde: «Quelle formation linguistique pour les jeunes européens?»), in *Nancy 90*.
- 1990b. *Some new problems in decisions on language training*, *Venezia 90* (Sezione: «Politiche di educazione plurilingue e pluriculturale»).
- 1991a. *Multilinguisme / Plurilinguisme actuels en Europe: Quelques problèmes terminologiques, théoriques, et méthodologiques*, *Barcelona 91*.
- 1991b. *La «langue roumaine» par rapport à la «langue moldave» sur le territoire entre le Prut et le Nistre* (Communication au 4e Congrès des Philologues Roumains, Timi\_oara, 3-6 VII 1991); (cf. aussi "România literar\_", 1991, n°36, 7).
- 2001. *Does it exist one bilingual personality?*, in *Coll. Udine*.
- ed. 2001. *Human and computer. An International Conference*, Constan\_a, Ed. Europolis
- Symposium Les Sciences du Langage et de l'Europe de Demain*, Nancy, 13-15 sept. 1990 (Communications orales et Programme) [cité comme: *Nancy 90*].
- Titone, R. 1989. *On the psychological meaning of bilinguality*, in *On the bilingual personality* [Ottawa], Canadian Society for Italian Studies, 1989, 13-15.